

Peu ou pas connus peut-être

Ils se lancent ou ont déjà plusieurs titres à leur actif. Ils écrivent dans des créneaux particuliers. Le grand public ne les connaît pas ou peu. Le festival les accueille. Portrait d'écrivains niçois

Trente-cinq à quarante mille nouveautés chaque année. Hors rééditions. Soit entre quatre-vingt-quinze et cent dix ouvrages nouveaux chaque jour. Tous ces livres ne peuvent pas être des best-sellers. Leurs auteurs ne sont pas connus du grand public. Ils n'en sont pas moins passionnés. Pas moins engagés. Pas moins méritants. Au contraire, même.

Parce qu'ils ont parfois dû ajouter la rédaction de leur ouvrage à une activité professionnelle. Parce qu'ils ont souvent dû, à moins de sévir dans un créneau très pointu, galérer pour trouver un éditeur. Parce qu'ils ont pu être contraints ou au contraire parce qu'ils ont pu faire le choix de l'autoédition. Du compte d'auteur, comme on dit. En engageant leurs économies. En prenant le risque du bouillon. Certains les appellent les écrivains du dimanche ou, pire encore, les écrivains. Certains refusent de feuilleter leurs livres. Parce que l'anonymat et l'autoédition sont, selon eux, systématiquement synonymes de manque de sérieux et de qualité. Le Festival du livre fait la démarche inverse. *Nice-Matin* aussi.

Nous avons sélectionné sept de ces auteurs. Niçois ou de la région. Quelques-uns sont des récidivistes de la plume. D'autres se lancent. Nous vous les présentons aujourd'hui. Eux et leurs « bébés ». Eux, leur travail et leur passion.

Françoise Rossi « Enfants d'Ararat »

« Un élément pour la reconnaissance du génocide arménien »

Françoise Rossi a été journaliste à RMC puis à France 3. Elle réside à Villefranche et est invitée pour la deuxième fois au salon. Elle s'intéresse à la transmission écrite des patrimoines familiaux. À ce titre, elle a publié un premier ouvrage à compte d'auteur.

Était-ce un choix ?

Oui. Ce livre était consacré à la fuite d'Indochine de l'épouse du général Fourcade. C'était une histoire familiale. J'ai estimé que son public serait limité. Erreur, alors qu'il n'était pas distribué, j'ai vendu plus de 3 000 exemplaires.

Vous venez de publier *Enfants d'Ararat* chez L'Harmattan. Cette fois, vous avez cherché un éditeur ?

Sur un sujet comme celui du génocide arménien, je n'envisageais pas un instant de supporter le coût financier de l'édition.



Comment avez-vous travaillé et que proposez-vous au lecteur ?

J'ai recueilli des témoignages auprès de personnes dont les proches avaient vécu le drame, l'exil. Il n'était pas facile pour elles de parler. Et très lourd pour moi de les écouter. J'ai cru que j'allais abandonner, tellement il était difficile de devenir dépositaire d'une telle cruelle mémoire. La force d'un contrat moral avec ceux dont j'avais fait rougir puis s'allumer les yeux l'a emporté. J'ai pris des cours de géopolitique. Mon ouvrage est un élément pour la reconnaissance de cet horrible épisode de l'histoire. Pour la mémoire d'un million et demi de morts.

Quel accueil pour votre titre ?

Moins de deux mois après, on est déjà en réédition.

Enfants d'Ararat, collection « Graveurs de mémoire » chez L'Harmattan. 218 pages. 20 euros.

Textes et photos :

Vincent JEZIORO / vjezioro@nicematin.fr
et Gérard PORCHERON / gporcheron@nicematin.fr